

POSTFACE

J'ai beau être un lecteur privilégié, ou peut-être simplement prioritaire, de la poésie de Sobhi Habchi – en qualité de préfacier ou postfacier, je hasarde le néologisme – j'aime à croire que mes premières réactions devant un nouveau recueil (nous approchons de la vingtaine...) ne sont pas substantiellement différentes de celles que peut avoir un de ses lecteurs, toujours plus nombreux, je le pense, qui ont constitué, au long d'une large décennie, ce qu'on peut à présent nommer un public. Cette réaction première face à un nouveau recueil se résume à une question faussement simple : que vais-je trouver de nouveau ? Question à double entente : quelles seront la ou les possibles nouveautés par rapport aux volumes précédents, mais aussi que vais-je à nouveau, une nouvelle fois, lire ou, mieux, entendre ?

C'est qu'en effet, face aux recueils qui se sont succédés ces dernières années, tout lecteur de Sobhi Habchi est traversé par un double sentiment où la surprise, l'attente se mêle, inévitablement, à une sorte de curiosité, voire d'anxiété. Je sais bien, pour ne pas me substituer à d'autres lecteurs, je sens bien que le sentiment dominant, au moment d'ouvrir un nouveau recueil, est à la fois la joie de *découvrir*, mais aussi l'étonnement, voire le plaisir de *retrouver*. Les publications qui se sont multipliées ont créé une manière de fidélité, de connivence. Et c'est en raison de cette relation particulière que le poète a nouée avec son public que celui-ci en vient à subordonner sa lecture à une sorte de préalable critique qu'il convient de dépasser pour s'adonner pleinement à la lecture, à l'écoute d'un texte.

Sans aller jusqu'à évoquer le mot du romancier Ernesto Sabato, sur lequel j'ai longuement médité et écrit, « tout grand écrivain est monomaniac », il faut reconnaître que ce qui peut être perçu par un lecteur de bonne volonté, mais quelque peu naïf, comme des sortes de répétitions, ou d'échos, n'est en fait que le retour incessant, évident et nécessaire, à un univers poétique singulier, unique, qui s'est construit, poème après poème, recueil après recueil. Si je voulais continuer à être pédant, je pourrais alléguer ce que Charles Mauron a justement identifié comme des métaphores obsédantes qui composent un mythe personnel.

Sans doute est-ce parce que je ne souhaite pas aller jusqu'au substrat psychanalytique que le critique ose interroger, je déclare ne pas être en mesure d'identifier un mythe personnel chez Sobhi Habchi. En revanche, j'ai déjà pu isoler, dans l'essai que je lui ai consacré, l'équivalent de métaphores ou d'images obsédantes. On les retrouvera (et je reviens sur ce mot, à mon sens essentiel dans la lecture à laquelle nous conduit, nous contraint Sobhi Habchi), dans le V^{ème} « cahier » : « Tristesses de septembre ».

Retrouver, ici, qu'est-ce à dire ? Au centre de son nouveau recueil, en son mitan, le poète inscrit la douleur, les iniquités dont l'actualité nous abreuve. Ce n'est pas le poète qui se répète : ce sont les hommes, si peu hommes, qui obligent le poète à revenir au bestiaire qui hante ce recueil comme d'autres. Dès les premiers vers, la scène de ce théâtre de la cruauté, de ce « monde à l'envers », est posée : « ogres et crocodiles », puis viendront « les loups et les renards », d'une part et, de l'autre, « la Blanche Montagne » et l'impossible remontée « à la première aurore ». Et revient (comment en serait-il autrement ?) l'image symbolique de la petite patrie du poète qui a été portée jusqu'à l'autel du sacrifice. Et très vite, les poèmes se peuplent de cris (« cris

de fauves »), de visions hallucinées (« clochers et minarets devenus écuries et étables »), de sentences d'autant plus âpres que la douleur, le chagrin sont à vif : « le retour aux cavernes », « la haine œcuménique », « les nouveaux esclaves/toujours à venir ». À cet « enfer » qui est devenu ce qu'on nommera l'actualité, répond une nouvelle cartographie du monde que le poète dessine avec la rage qu'on lui connaît : « le versant Est de la haine millénaire », « l'Ouest de la cupidité » et « l'Est de l'ignominie ».

Aussi l'idée même d'une écriture de la répétition est-elle intenable et odieuse : la voix poétique ne changera de ton et de sujet que lorsqu'une nouvelle « fable » pourra être dite, écrite, vécue. Mais cette fable « manque à l'Histoire » et septembre est devenu « le mois de tous les incendies », « le mois de la nouvelle honte ». Et l'on sait déjà que la parole poétique, après ce recueil, ne pourra que se faire à nouveau (insistons) comptable de hontes nouvelles que prépare l'ogre Chronos, image commode, et trop poétique pour transcrire ce qui fait notre pâture au quotidien. On aura compris que ce cinquième cahier est un temps fort du recueil. Placé au cœur même de l'ensemble, il est dans celui-ci comme le ver est dans le fruit, comme le parasite qui assiège l'Histoire (pour reprendre une image chère au poète). Et ce fruit va continuer d'être mangé par des « enfants moisis » et par « les nouveaux esclaves/toujours à venir ». Il faudra que le lecteur se souvienne qu'il ne lit pas une suite élégante et choisie de beaux mots (ce n'est pas l'idée que Sobhi Habchi se fait de l'écriture poétique) et il faut qu'il accepte ce temps de tribulations des âmes et des corps, ce jour de colère (*dies irae, dies illa...*) qui se multiplie dans un calendrier pétrifié.

Le chant V est à lire non pas seulement comme un temps d'arrêt sur les misères du monde et du temps, mais comme une « station » sur un chemin qui, pour être « de

haute solitude » pour le poète, est *aussi*, on le voit, un autre *via crucis* pour tous ceux qui ont été rassemblés sur cette voie, par l'Histoire, le destin ou une Providence affolée. Mais le lecteur auquel je faisais allusion sait que cette union de deux registres poétiques, l'individuel et le collectif, ou encore le dialogue entre une certaine tonalité épique et des accents lyriques est une des originalités de la poésie telle que Sobhi Habchi la conçoit et la vit.

* * *

Si je reviens alors au premier chant, « Ce chemin ouvert sur l'infini », je me rends compte qu'il pose, qu'il expose, selon une technique musicale, là encore déjà exploitée, non seulement les thèmes majeurs du recueil (il faut pour cela non pas lire, mais relire), mais surtout ce heurt fécond, cette fusion généreuse entre le plan individuel, l'univers du poète et le monde des hommes. Le « chemin de haute solitude » est aussi un « chemin ouvert sur l'infini » sur lequel « des hommes meurent encore ». Le chemin de « haute solitude » est d'emblée présenté comme un chemin peuplé d'hommes qui « continuent à survivre ». Sans doute est-ce pour cela que le chant prend comme modèle celui des oiseaux du printemps, doubles de ces oiseaux du ciel de l'Écriture, qui donnent une leçon humble et forte : « savoir chanter l'hiver au nom d'un futur amour ». Ce sont bien « des chants pour l'attente ». L'attente est un mot à ce point redit qu'il fait oublier ce qui semblait ouvrir le recueil : la solitude.

Peut-être est-ce ce glissement d'un mot à l'autre, cet effet miroitant de sens qui me pousse à lire, sous les mots qui se déploient « sur le chemin de haute solitude », cette « forêt de longue attente », imaginée par Charles d'Orléans. À moins que ce ne soit, plus secrètement, « le chemin de longue étude » de la très envoûtante Christine de

Pizan. Je ne cherche aucune source, aucune convergence, mais une libre association de mots et d'images, et peut-être un arrière-plan humaniste dans lequel évolue librement l'imagination créatrice de Sobhi Habchi. La poésie ici se fait confession pudique, soutenue par un élan vers des « jours meilleurs », écho de ces principes de morale et de sagesse dont Sobhi Habchi a fait la matière de plusieurs recueils. Cet élan qui brise l'attente corrosive recouvrera pleinement sa force et sa raison d'être poétique dans le dernier cahier.

La voix poétique, en ce début, soliloque, mais le poète ne se met pas simplement en scène : il se dédouble, comme si la solitude dans laquelle il vit, il chemine, devait être dépassée. « Le chemin de haute solitude » se change en « nos chemins à venir », « le chemin promis ». C'est ce que j'appelais, il y a un instant, l'exposé d'un thème majeur. Il y en a d'autres qui pourront surprendre dans la façon même dont ils sont annoncés : je passe sur les « fauves » pour m'arrêter, non sans étonnement, devant cette ombre qui se dresse sur le chemin qu'emprunte le poète : « ton corps/ma nouvelle ombre » et qui va envahir les trois derniers « cahiers ».

On perçoit ainsi, dans ces premiers poèmes, ce qu'il faut bien appeler une situation existentielle nouvelle. Et c'est un événement d'ordre intime, assurément, qui va se transformer, se transmuier en matière poétique, comme pour donner raison au peintre Whistler et à sa formule laconique qu'aimait à citer Borges : « *Art happens* ». L'art surgit, dans le temps même où le poète veut dire ce qui lui est advenu et que l'on devine, au fur et à mesure que l'on avance dans le recueil et que l'on parvient jusqu'au huitième « cahier » : « Le livre de ton ombre » que je tiens pour un autre temps fort sur ce chemin « de haute solitude ».

* * *

Je viens de parler de temps fort : le mot est sans doute maladroit lorsqu'il s'agit de poèmes où chaque mot est ou tend à être parole essentielle. Parlons alors d'étapes ou de haltes dans ce qui apparaît en effet comme un itinéraire poétique, moral et spirituel. Le deuxième « cahier », « Un enfant d'autrefois », me semble être la première étape et un temps essentiel. Le poète entreprend un retour en arrière et, sans doute, un retour sur soi. C'est le temps de la nostalgie et de la patrie perdue, « le grand pays de nulle part », et avec lui une pureté première, une certaine noblesse de l'âme dans laquelle a vécu « l'enfant d'autrefois ». Un paysage se dessine, sobrement, intensément – terre natale et royaume de la jeunesse : la Montagne, la source, l'océan, la forêt, le thym, la menthe, le miel, les vignes et les oliviers, les jujubiers et les cèdres composent ce que le poète nomme « le livre de l'azur ». Mais l'enfant d'autrefois, au milieu des « vallées de ses rêves », est aussi « le petit Orphée », et nous nous apercevons que nous venons de lire les temps bénis de l'enfance et quelques pages de l'histoire d'une vocation, revue, revécue.

Retour au temps présent, « antique mascarade », temps de la vacance, avec le « livre » III, « Les miettes de l'attente », tout entier fondé sur un « hier » et un « aujourd'hui ». Sans doute est venu pour le petit Orphée, l'âge de l'apprentissage, avec ses espoirs et ses détresses, ses rêves qui, dans leur démesure, tracent la vraie voie, la vraie vie : « écrire avec les souffles de l'univers », « la terre étroite ne te suffit plus », et aussi ses moments de nécessaire ascèse poétique : « écorche ta peau, purifie ta langue ». Le désir « d'un monde nouveau » se fait plus impérieux au « livre » suivant qui est aussi le « dernier cahier de la chance » : « Avec un peuple d'anges ». Ils sont les compagnons du poète pour un « nouveau voyage »,

ceux qui peuvent l'aider à surmonter les épreuves, « une terre découpée par les ciseaux de la fatalité », « une terre en sursis », mais aussi un malheur plus intime, discrètement rappelé, les moments de désarroi « quand le corps est l'ombre d'un autre corps ». Ainsi ces « pages de l'attente » sont-elles le prélude à la fois aux drames collectifs qui, on l'a vu, occupent, assiègent le cinquième cahier, et à ce qu'il faut appeler un drame personnel.

Les « cahiers » VI et VII vont développer cette double thématique, ce double registre. On peut lire « Sur les rivages du temps » comme une méditation sans concession sur le temps, le temps « déréglé », « une sorte de carnaval triste, sans aucun sens », « un temps qui se moque de son maître » qui a installé l'Absurde au sein de nos vies, un « monde disloqué ». Significatives, symboliques à cet égard sont les images fugitives de Baalbek et de l'Arbre qui soudain se dressent du sein même de l'écriture poétique. Mais avec « Les collines de l'âme », le poète fait retour aux jours anciens, mêlant paysage antérieur et paysage intérieur, histoire et Histoire, la petite et la grande, tout en poursuivant une confession qui éclate parfois en aveux douloureux, tel cet oxymore cruel : « beau naufrage ». Étrange méditation qui semble s'inspirer, prendre forme, dans le principe de la variation musicale.

C'est aussi le moment où apparaît, « profil sur de lointains rivages », une « ombre chère » qui va peu à peu devenir l'unique objet des derniers chants. Oserais-je dire que j'ai cru voir se dessiner aussi, en une sorte de surimpression, ce mythe de la naissance de la peinture, de toute création, que seul l'amour justifie : l'histoire fameuse racontée par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle* (XXXV, 43), celle de la fille du potier Butadès de Corinthe qui dessine sur le mur l'ombre de son amant pour que celui-ci soit encore présent, après son départ. Il m'importe

de lier l'histoire moderne de ces fragments de vie que va nous donner le poète, dans les trois derniers « cahiers », à cette antique légende où se trouvent indissolublement liés amour et création, présence et absence, de nouvelles variations entre vie et souffrance, « chagrin » dit le poète, choisissant la litote chère aux classiques. Lorsqu'à la fin du VII^{ème} « cahier », la voix poétique fait de « ton corps/mon mirage » et de « ton ombre/l'esprit de mes ultimes chants », on mesure à quel point quelque chose a changé, a bougé dans la poésie de Sobhi Habchi : c'est la réponse à la question naïve du début, le « nouveau » qui va peu à peu s'imposer à ce lecteur inutilement exigeant.

Le poète qui a fait de son chant l'éloge du corps (je songe aux *Annales de l'âme et du corps*, mais aussi *Comme la brume sur une île*) fait à présent l'éloge d'une ombre. Celle-ci est devenue sa muse, étrange et inattendue. Si j'ai avancé le mot de drame, je lui donne, au plan purement poétique qui ici me requiert, son sens plein, en invoquant cette ombre qui est la présence/absence d'un corps. Il ne faut pas parler seulement d'une nouvelle muse, mais voir, *découvrir* (et je reviens à mon propos initial) comment l'ombre assiège, hante, un autre corps, et comment la voix poétique va se livrer à un étonnant examen, non d'états d'âme, mais d'états du corps : un corps qui va dire sa souffrance parce qu'il est avant tout un corps qui se souvient. L'ombre est présence : elle est aussi la mémoire d'un corps, de deux corps.

Ombre double... Comment ne pas songer, sans que cela soit un commentaire, encore moins une explication, à ce que je lis, ressens (insistons, là encore) comme une libre et surprenante version, profane et aussi sensuelle, de cette mystérieuse « Ombre double » qui se dessine sur l'écran devant lequel, à la scène XIII de la Deuxième Journée, se déploie un des moments les plus spectaculaires et secrets de

cette épopée spirituelle qu'a inventée Paul Claudel avec *Le soulier de satin*. Mais l'ombre double, dans le chant de Sobhi Habchi, est l'expression d'un abandon, d'un déchirement, d'une lente et certaine dislocation de deux corps.

Le poète qui avait inventé les « Litanies pour ton corps » compose à présent les litanies à ton ombre. Le blason d'un corps est devenu l'éloge d'une ombre, menacé constamment par l'effrayant retour au silence qui rôde dans chaque poème. Le poète n'est plus que « l'otage de ton ombre ». C'est avec une « encre nouvelle » que le poète trace ses vers. Étonnante et atroce nouveauté, en vérité, que le lecteur cherchait, voulait trouver, en ouvrant ce recueil, qui s'impose à présent : l'écriture de l'ombre, sur une ombre, pour une ombre.

Sobhi Habchi s'est engagé dans ce « chemin de haute solitude » pour être un et multiple, pour « vivre en ton ombre », pour faire d'une ombre la matière d'un chant, non pas seulement nouveau, mais profondément personnel. Si le corps s'est évanoui, si l'amour n'est plus qu'un souvenir fuyant et lancinant, le poète demeure « le gardien de tes rêves ». Et cette ombre qui est aussi en lui comme une intime blessure reste « mon guide et mon premier chemin ».

Puissante, étrange, nouvelle et formidable leçon poétique. Et je maintiens ici le mot de leçon, au moment de refermer ce dernier recueil et d'apprécier ce qui fait l'originalité de cette voix poétique : faire des contingences de la vie la matière et la forme d'un livre « nouveau », faire d'un « amer pèlerinage » une voie nouvelle pour que naisse un chant, au sens plein du terme, inédit. Et faire de la « haute solitude » ce que saint Jean de la Croix avait appelé, en une étincelle de grâce poétique, *soledad sonora*, solitude sonore.

Daniel-Henri PAGEAUX,
Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle.

TABLE DES LIVRES ET DES INCIPIT

<i>Sur le chemin de haute solitude</i>	7
I - CE CHEMIN OUVERT À L'INFINI	9
Sur ce chemin ouvert à l'infini,	11
Regarde avec moi,.....	12
Voici le monde.....	12
Sortons de nos labyrinthes,.....	13
Visiteur de toutes les nuits manquées,	13
Quand les chemins du retour sont coupés,	14
Chaque jour tourne la page.....	14
À l'extrême d'un temps révolu,	15
Pour mieux respirer nos mystères,	15
La soif et la faim donneront	16
Tout chante en toi,	16
Les derniers voyageurs qui ont raté	17
Je veux réciter.....	17
Je suis le vagabond qui ramasse	18
Quand je te raconte à mon chemin,.....	18
Non je ne te raconte plus,	19
II - UN ENFANT D'AUTREFOIS	21
Sur un chemin plein d'ombres,	23
Et l'enfant d'autrefois compte et compte	23

Et l'enfant d'autrefois croyait qu'il était	24
Pour l'enfant d'autrefois,	24
L'enfant apprend à compter	25
Et l'enfant d'autrefois apprenait	25
Et l'enfant ne donne plus.....	26
Au plus haut de son vol,	26
En ce temps-là,	27
Dans les vallées de ses rêves,	28
Et le prodigue enfant racontait à ses frères	28
Au grand matin de ses frères et sœurs,.....	29
L'enfant était un homme sans pareil,	29
Au pays de l'enfant d'autrefois,.....	30
Comme le vent, il est parti	30

III - LES MIETTES DE L'ATTENTE..... 31

Hier, sur la table de toutes les illusions,.....	33
Aujourd'hui, je suis ton unique témoin.....	34
Au château de la lumière,	35
Que dirons-nous un jour.....	36
Plus de nuits ni de jours,	36
La foudre se déclare,	37
Dans l'attente dépourvue d'un refuge,	37
Écrire avec les souffles de l'univers,	38
Et l'aurore nous dit bien avant le soleil :.....	38

TABLE

Chante pour la grâce,	39
L'encre qui raconte la vie.....	40
La bonté d'être un homme,	40
On ne dessine plus les lavandes.....	41
Oui, la mémoire est trouée.	41
Regardons et regardons encore.....	42
Ensemble, faisons des refuges	42
Apprenons à colorer les instants	43
En vérité, la terre étroite ne te suffit plus,	43
 IV - AVEC UN PEUPLE D'ANGES	45
Avec un peuple d'anges,	47
Ce voyage sur le dos de la terre.....	47
Rien, ni personne ne pourra.....	48
Le dernier cahier de la chance	48
Autrefois, les vents hurlaient gentiment.....	49
Étranger aux mille ombres,	49
Ne raconte plus d'histoires à tes hôtes	50
Ne vends jamais ta vérité comme un tapis,	50
Chaque jour est un siècle d'attente	51
Cette terre en sursis.....	51
Rien ne change le destin.....	52
Donnons un autre nom à la vie,	52
Remonte au plus haut.....	53

Tes adieux à la terre	53
Quand le temps s'ennuie	54
Dans une goutte de vin,	54
Au jour le jour, le soleil se lève	55
 V - TRISTESSES DE SEPTEMBRE	 57
Ogres et crocodiles sont de retour hâtif	59
Septembre est le mois de tous les incendies	60
À l'aube de bâtardes nouvelles	60
En septembre,	61
Pour écrire le nouveau soleil	61
La nostalgie qui tue	62
La vérité de la mort brutale	62
Septembre est le mois de toutes les acrobaties.	63
Septembre, oui septembre,	63
La nuit raconte les histoires de septembre	64
En grappes de chagrins,.....	64
Septembre n'est plus un prêtre	65
Et septembre le plus cruel	65
Dans ce navire troué.....	66
Ce retour inattendu.....	66
Le ciel de l'habitude est couvert.....	67
En septembre,	67

TABLE

VI - SUR LES RIVAGES DU TEMPS.....	69
Le départ annoncera son festin,	71
Les saisons ne racontent plus	71
Aux mille chapeaux sans couleur,	72
Quand le temps pleure,.....	72
Encore quelques années,	73
Ton cœur poursuit son voyage	73
Il faut arracher au temps son mystère	74
Il faut apprendre à ouvrir.....	74
Les charmes inédits de la pluie	75
Ce monde disloqué.....	75
Les visages qui sombrent dans la pâleur	76
Chaque jour l'animal qui parle	76
Les toits sont devenus des poubelles,	77
Les livres trahissent	77
Chaque fois que nous nous cachons	78
Ce qui reste de notre légende,.....	78
Si nous regardons tous les horizons,	79
Ton dernier voyage	79
Si nous croyons que la chance	80
Mais là-bas, près de Baalbek,	80
Voici un temps qui se moque de son maître :.....	81
Au pied du temple,	81

VII - LES COLLINES DE NOS ÂMES 83

Sur les collines de nos âmes,	85
Autrefois,	85
Pour rentrer dans la tanière de ses rêves,	86
Très loin des hasards et des habitudes,	86
Tous les jours,	87
Mon corps vit sans ton ombre,	87
Ma mort en toi	88
Tu es mon cahier blanc	88
Tu restes la source.....	88
J'attends mon retour à la vie	89
Devant le miroir brouillé de mon chagrin,	89
Je m'approche de ta légende	89
Et puis en vérité,	90
Sans ton amour,.....	90
À l'amour, il faut exiger l'impossible.	91
Notre cœur appartient.....	91
Ombre chère à la folie,	92
Ton corps restera mon mirage,	92

VIII - LE LIVRE DE TON OMBRE..... 93

Mon corps est à présent.....	95
Avec une nouvelle encre,	95
En plein été, je raconte ton ombre	96

TABLE

En plein été,	96
Et le matin à l'aube,	97
Je veux dire ton ombre.....	97
Ton ombre :	98
Ton ombre :	98
Ton ombre :	98
Ton ombre :	99
Ton ombre :	99
Ton ombre :	99
Ton ombre :	100
Ô sœur de l'aurore,	100
Je dis à ton ombre	100
Ton ombre m'apprend.....	101
Oui, tu es la femme aux mille ombres	101
Femme sans failles ni reproches,	102
Ton ombre survole	102
Je me cache en ton ombre	102
Ton amour a fait de moi.....	103
Lumière de mes nuits	103
IX - L'ÉLAN SACRÉ DES MOTS.....	105
Habite avec moi	107
Ton ombre, comme l'oracle,	108
Je compose l'éloge de ton ombre	108

Ton ombre compose en moi	109
Douceur oubliée	109
Ton ombre racontera notre amour	110
Splendeur de ma nuit obscure,	110
Ton ombre,	111
Je veux porter ton ombre.....	111
Pour dénouer ton silence	112
Parfaite lumière.....	112
Pour écrire ton ombre.....	113
Pour écrire ton ombre,.....	113
Pour écrire ton ombre,.....	114
Pour écrire ton ombre,.....	114
Pour écrire ton ombre,.....	115
Écrire encore ton ombre,	115
Pour écrire ton ombre,.....	116
J'apprends à parler avec ton ombre,	116
Fragilité sacrée,.....	116
Je vis avec ton ombre.....	117
J'habite avec ton ombre	117
Ton ombre sait lire.....	117
Rien ne pousse le cœur.....	118
Chaque jour,	118
Je laisse tomber ta nuit.....	119
Ombre sacrée de mon corps,	119

TABLE

X - UN AVENIR INÉDIT	121
Ton ombre s'illumine.....	123
Je me cache en toi, dans ton ombre,	123
Ton ombre chasse ma peur.....	124
Ton ombre survole mes songes	124
Ton ombre justifie.....	124
Ton ombre reste à l'abri	125
Ton ombre se perd en mon âme.....	125
Ton ombre s'écrit en nuages	125
Pour accueillir les heures	126
Ton corps d'autrefois	126
Ton ombre est l'amour	127
Ton ombre est dans mes mots	127
Ton ombre me fait vivre.....	127
J'habite l'éternel retour	128
Pour l'amant que je suis,	128
Corps absent,	128
<i>Sur le chemin de haute solitude</i>	129
<i>La vérité de ton ombre est mon corps</i>	129
<i>Comment me guérir de toi</i> ,	130
<i>Ô chemin de haute solitude</i> ,	130
POSTFACE	133